VÉCU

“Avant, je ne voyais pas plus loin que le bout de mon nez”

Romuald Solvez
28 ans, ancien mannequin, chanteur et malvoyant

Ironie du destin, lui qui faisait profession d’être vu ne se verra jamais vieillir devant la glace. Romuald n’a pas encore tout à fait accepté que les miroirs ne renvoient plus son image. Même si aujourd’hui, la beauté, il la chante.

Par **Patrick Baumann** / Photos **Blaise Kormann**

«Je ne comprends rien, mais je vois tout.» Un slogan sur une affiche en noir et blanc vantant les lunettes Pacific Star. Le type qui porte les lunettes a la gueule de l’emploi. Beau, une main sur un front sans rides malgré ses difficultés de compréhension. Romuald Solvez était mannequin à cette époque. Déjà très myope, même si ça ne se remarquait pas, déjà en proie à quantité de problèmes aux yeux qui lui ont pourri la vie. Il y a trois ans, un décollement de la rétine. Une tache noire, un

beau jour, dans l'œil gauche. Puis, un an plus tard, le droit qui faiblit. Pour que les spots restent allumés, au propre comme au figuré, Romuald a tout tenté. Trente-cinq opérations en cinq ans, des injections de bulle de gaz, de silicone, en vain. Petit à petit, sa vue s'en est allée. Le slogan de la pub pour les lunettes, il l'a retourné comme une crêpe, avec un sourire: «Aujourd'hui je comprends tout, mais je ne vois plus rien!»

Son press-book est posé sur la table du salon. Il se rappelle parfaitement l'ordre des photos. La pub pour les vêtements de ski Agouraï, celle pour les chaussettes Burlington, le coiffeur Katogan, les chaussures Aeschbach. Passé révolu. Romuald savait d'instinct tourner son regard vers la lumière et l'objectif des photographes. Maintenant, il dirige ses yeux vers le son de votre voix.

Il est parti d'un rire cristallin, sans méchant jeu de mots. Quand

Il étonne toujours ses interlocuteurs lorsqu'il leur assure que le fait d'avoir perdu la vue lui a ouvert les yeux. Même si ce qui lui manque le plus, ce sont les escapades en solitaire.

il a ouvert la porte de son appartement genevois, tout à l'heure, l'impression de le connaître, d'avoir le type de la pub qui sort du catalogue. Celui du format géant sur les murs de Romandie qu'on voyait pousser son chariot à commissions pour la Coop; entre Marcus et Leonardo pour la plastique; sorti d'un moule mode où rien ne dépasse, ni cheveux ni bourrelets parce que même loin des podiums, Romuald reste parfait. A jamais inscrite au frontispice de son existence la maxime de sa professeur de maintien: «Sois toujours impeccable.» Sa maman Pygmalion. Celle qui fit d'un adolescent boutonneux, qui portait des fers à repasser aux pieds, un mannequin prisé. Aujourd'hui, quand il hésite sur la couleur du pantalon ou du billet de banque, il va sonner chez les voisins.

A 17 ans, il était vendeur au Grand Passage quand un ami lui a dit que, avec son physique, il devrait se lancer dans la mode. «J'aurais pu faire une carrière internationale, mais j'étais trop jeune.» Paris et Milan ne prenaient pas encore les mannequins au berceau.

Il ne prononce jamais le mot aveugle. Il refuse toujours l'idée de sortir avec un chien ou une canne blanche malgré les injonctions de Basia, sa prof de braille, une dame non voyante de 80 ans chère à son cœur. Il vous assure n'avoir jamais été fou de son image. Narcisse enivré tanguant devant le miroir, pas son style, même si chez lui les miroirs occupent des places d'honneur. Le mur est un miroir, la table est un miroir. Aujourd'hui, il dit: «Mes amis sont mon miroir.» Eux qui lui disent s'il a grossi, sur leur épaule qu'il pose la main pour se laisser guider dans la rue. A eux aussi la redoutable tâche de lui indiquer, dans une boîte, s'il y a une jolie fille susceptible de lui plaire. «Je dragues avec un système de notes. Ils me disent, par exemple, il y a un 17 à côté de toi. Mais, attention, c'est plus pour rigoler qu'autre chose.»

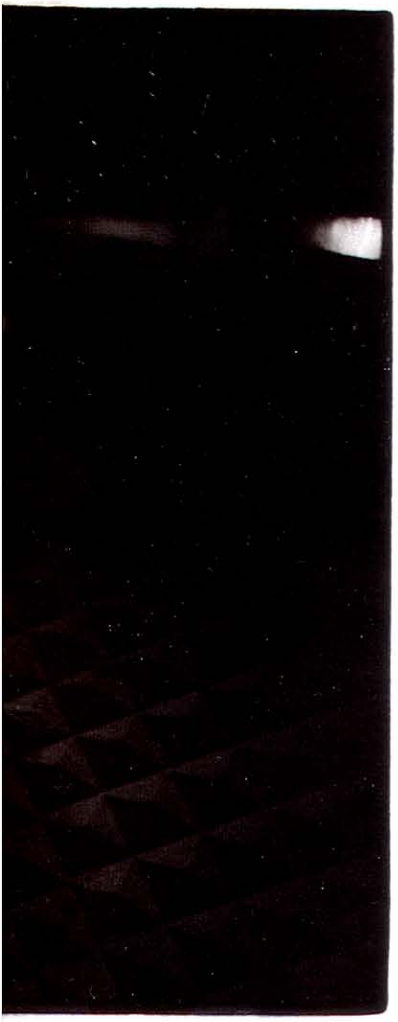
Il fait bien de le dire, surtout après nous avoir avoué qu'à force de fréquenter la journée de jolies filles par obligation professionnelle, il ne tenait pas forcément à avoir des «canons» le soir à la maison. «J'aurais eu l'impression de faire des heures supplémentaires.»

Il aime plaisanter sur les apparences. Avoue qu'il a malgré tout de la peine à montrer son handicap dans la rue, au risque de se faire écraser par une voiture, mais il sait que ses stratégies de dissimulation touchent à leur fin. «L'année passée, la copie du Picasso que vous voyez là, j'en distinguais les formes; maintenant, le nerf optique est touché, je ne distingue plus rien. Cet hiver, je n'ai pas vu la première neige tomber, c'est douloureux. Cet été, je sais que je ne pourrai plus aller seul aux bains des Pâquis. Le manque d'indépendance, c'est le plus dur à supporter.»

VÉCU

«Je suis en permanence dans un clip de Mylène Farmer»

L'ancien mannequin en est persuadé: il va réussir à se faire un nom dans la chanson. Sa maquette n'est pas encore distribuée, mais il est aujourd'hui en contact avec plusieurs producteurs à Paris.



Séance d'enregistrement d'une nouvelle chanson aux studios Axis, à Genève. Romuald finance lui-même la production de ses maquettes.

Romuald aimait les couleurs, il était fait pour les couleurs comme si elles étaient complémentaires de ce jeune homme si pâle aux cheveux si blonds qui doit se résoudre à les garder en mémoire. Il retrouve de vieux gestes de mannequin devant l'objectif du photographe. «Mon univers visuel? Imaginez le feu dans la maison avec une brume un peu comme en Angleterre... Disons que je suis en permanence dans un clip de Mylène Farmer.»

La comparaison tombe à propos. Le mur est couvert de CD. Premier réflexe du matin: mettre de la musique. De Sheila à Madonna, pas d'a priori pour ce jeune homme qui étudie le solfège et le chant. Il a écrit un texte, engagé des musiciens et envoyé sa chanson à une kyrielle de personnalités. Aznavour, Nana Mouskouri, Romaine Jean, Marie Laforêt, Morisod, Juvet. Il s'est glissé à un concert de Gilbert Montagné en Valais. Il se voit bien le nouveau Montagné du troisième millénaire en plus jeune et plus beau. L'homme y va au culot. Il téléphone aux stars pour leur souhaiter la bonne année, harcèle Nana Mouskouri au téléphone pour lui demander ce qu'elle pense de sa chanson. «Beaucoup d'émotions», finira-t-elle par lui avouer.

Une chanson où l'on parle de pleurs, d'une tristesse qui s'envole pour laisser la place à une voix. Le beau gosse n'est pas dupe. Il sait que les producteurs qui lui ont répondu s'intéressent plus à la cassure de sa vie et à son physique qu'à sa voix, tout à fait acceptable, au demeurant, sans être celle de Florent Pagny. «Ma cécité et mon physique, je les utilise, c'est vrai, pour me sortir du lot. Mais avouez que vous ne seriez pas là non plus si je n'étais pas mignon et non-voyant.»

Une petite voix intérieure le pousse à croire à son succès. A croire qu'il n'aura jamais besoin de canne blanche parce qu'un chauffeur privé, un jour, lui servira de guide en toute occasion. Il évoque le décès d'une maman d'origine allemande. Il a découvert seulement après sa mort qu'elle collait ses photos sur le frigo. «Mon grand regret, c'est qu'elle ne m'a jamais entendu chanter. Sa perte a été plus douloureuse pour moi que celle de mes yeux.»

Romuald a toujours des femmes autour de lui. Ses sœurs, ses professeurs de chant et de braille, ses cocons. Ce sont les femmes qui l'ont soutenu quand il croyait encore que sa cécité serait provisoire. Pensée émue à Valérie Bovard, la présentatrice météo de la TSR qu'il a épousée plusieurs fois pour la bonne cause dans les salons du mariage. «Je l'adore. Elle me donnait la main sur le podium. Le public n'y a vu que du feu mais, en fait, elle me guidait. Moi, je comptais les pas. Je savais que, au 45e, il fallait s'arrêter, sinon je tombais dans le public.»

Il y a deux ans, une ultime séance photo pour une marque de scotch s'est terminée au bord de la catastrophe. Il ne peut plus tricher. «Le dernier podium, j'étais en pleurs, je savais que c'était la dernière fois que les lumières s'allumaient pour moi.»

Dans la rue – il ne le sait pas si on ne lui dit rien –, les femmes se retournent sur lui. «Le jour où mes amis me diront qu'on ne se retourne plus sur moi, je me ferai du souci.» La beauté lui a ouvert des portes. Il soutient que c'est un peu facile de dire comme Claudia Schiffer que seule compte la beauté intérieure. «La beauté est un privilège.»

Il s'accommode pourtant de la fréquenter désormais sans ses yeux. Il a appris aussi qu'elle se trouve dans des détails insignifiants, le toucher d'un objet, la lumière qui décline et qui lui fait rechercher au restaurant une place près des fenêtres. Cet été, il est allé en Turquie. «Je suis entré dans une église. Un ami m'a obligé à poser les mains sur les reliques. J'ai ressenti plein de choses, même si je touche encore comme un débutant!» **– P. Ba.**

Désormais, c'est Cynthia, sa petite sœur, qui lui sert de guide pour aller acheter ses CD en ville.